

47.526 TOKITSU (Kenji).

**La Voie du karaté : pour une théorie des arts martiaux japonais.** Paris, Ed. du Seuil, 1979, 186 p.

Analyse historique, philosophique et technique du Karaté, un des arts martiaux japonais, en tant que « phénomène culturel ». Au lieu de le présenter comme une gymnastique à l'attrait exotique et purement physique, K.T. explique avec lucidité son origine, son développement et la philosophie qui sous-tend ses techniques.

Remarquable non seulement pour ceux qui s'intéressent au Karaté, mais aussi et surtout pour ceux qui cherchent à comprendre la culture japonaise. Ainsi que K.T. le fait remarquer, le Karaté, de même que tous les autres arts japonais, possède une dimension spirituelle : ces arts préparent l'accès à un certain état d'esprit en libérant diverses facultés et en réalisant une forme particulière de concentration. A travers la perfection technique du Karaté, on développe la faculté de prévoir, le sens de l'espace et des cadences rythmiques, ce qui permet l'harmonie entre conscient et inconscient et une plus grande compréhension de soi.

Pour l'A., le Karaté n'est pas une simple tradition figée, mais une pratique qui aide à se situer dans la société contemporaine. K.T. affirme donc que le Karaté forme l'esprit en lui faisant prendre conscience de son existence propre et de ses rapports avec autrui.

A partir du problème existentiel, K.T. analyse la pertinence contemporaine du Karaté sans le mythifier ni le simplifier. Sa conclusion sur cette forme particulièrement japonaise de concentration d'esprit est importante : en Occident, la concentration est toute entière dirigée sur un point donné, alors qu'au contraire, au Japon, l'esprit s'ouvre au maximum pour s'imprégner de l'univers et fondre ainsi les domaines du conscient et de l'inconscient.

Hiroko Yamane.

47.527 TORCHET (Nicole),

FERRY (Patrick), GOSSART (Jacques).  
**L'Affaire de Glozel.** Paris, Copernic, 1978, 224 p.

En 1924, à Glozel, vingt-cinq kilomètres au sud-est de Vichy, un jeune paysan de 17 ans, Emile Fradin, met à jour un site préhistorique en labourant un champ familial jusqu'alors négligé. Supercherie, fraude, imposture ? L'affaire de Glozel commence : A. Van Gennep, Salomon Reinach, le Dr Morlet défendent l'authenticité ; l'abbé

Breuil les suit, puis change de jugement ; Camille Jullian, le comte Bégouen, René Dussaud et bien d'autres nient ; la passion, les intérêts (aux Eyzies, on craint la concurrence de Glozel) et les tribunaux s'en mêlent, ainsi qu'une commission internationale. Le dossier grossit et chacun campe sur ses positions.

L'affaire est aujourd'hui reprise par le groupe de la revue *Kadath*, fondée en mars 1973 à Bruxelles pour « nettoyer les écuries d'Augias de l'archéologie » et ouvrir une « troisième voie » dans l'étude des civilisations disparues, entre l'archéologie-fiction et le « réductionnisme » hypercritique protégé par la « science officielle ». Kadath est, dans l'œuvre de H.P. Lovecraft, la cité légendaire des Grands Anciens, symbole de l'origine des civilisations. On ne s'étonne pas de voir Louis Pauwels soutenir l'entreprise, ainsi que d'éminents savants (A. Capart, Al. Thom, J. de Mahieu...) parmi lesquels il est, bien sûr, inutile de chercher archéologues et préhistoriens « officiels ».

Apparemment, la religion n'a guère à voir ici, sinon par personnes interposées : l'abbé Breuil au début, le chanoine Léon Cote, beau-frère de l'inventeur, avec son *Glozel trente ans après* (1959). En fait, on y rencontre bien des personnages qui, à un titre ou à un autre, se trouvèrent mêlés à la crise moderniste et au développement des sciences religieuses. On y retrouve surtout le fond du problème qui attire ces personnages : l'authenticité des faits au regard de la science historique, l'administration de la preuve de cette authenticité, les phénomènes sociaux immédiatement excités dès qu'on touche à ces questions. Typique est, à ce sujet, ce dialogue entre Breuil et un de ses adversaires : « Vous en êtes maintenant au point où j'en étais il y a plusieurs mois. — Vous avez cru d'abord sur les lieux. Vous avez cessé de croire longtemps après et loin de Glozel. Moi tout d'abord je ne croyais pas. Maintenant que je suis allé sur le terrain, je crois ».

L'ouvrage se présente comme l'histoire d'une controverse archéologique, en trois parties : l'historique (N. Torchet), les inscriptions et le problème de leur déchiffrement (P. Ferryn), l'état de la question (J. Gossart). Bibliographie, photos, reproductions. Qu'en conclure ? Il est toujours grave d'accuser un individu ou un groupe de mauvaise foi et souvent difficile de le prouver, tout comme il est difficile d'éviter les querelles de personnes et de s'en tenir à la matière du débat. Et il est de fait que le savant qui a introduit en ce domaine une rigoureuse objectivité, André Leroi-Gourhan, demeure anti-glozélien : du moins tant que les

fouilles n'auront pas été reprises sous contrôle, tant que les épreuves de thermoluminescence resteront incertaines, et surtout tant qu'on n'aura pas établi la cohérence des inscriptions glozéliennes, nécessaire pour qu'on puisse parler d'écriture : on ne déchiffre pas toujours un système de signes, mais on peut établir s'il est ou non cohérent.

(On trouvera un chapitre très critique sur Glozel, dans Jean-Pierre Adam, *L'archéologie devant l'imposture*, Paris, Laffont, 1975, p. 71-94 : supercherie d'archéomanes enfiévrés, datation d'environ 2000 ans à la thermoluminescence).

Emile Poulat.

47.528

TURNER (Victor),  
TURNER (Edith).

**Image and Pilgrimage in Christian Culture. Anthropological Perspectives.** New York, Columbia University Press, 1978, XVII-281 p.

Dix ans après *The Ritual Process* (1969), le célèbre anthropologue de Chicago et son épouse, poursuivent ici l'exploration systématique de leur champ d'observation : l'étude des rituels. S'ils abordent, ce faisant, un nouvel objet : le pèlerinage, la continuité des concepts et des méthodes est frappante.

1) Dès l'abord, ils rappellent leur dette à l'égard de Van Gennep, et de sa définition de la phase centrale des rites de passage : la « marge », dont V. Turner a tiré sa notion de « liminality » (voir l'utile glossaire des concepts turneriens à la fin du livre, spécialement p. 249-50). Cette notion est plus générale que celle de « marge », puisqu'elle désigne tout état « marginal », ambigu, voire inclassable, et, par suite, des catégories sociales au sens où nous parlons depuis peu de « marginaux », qui sont dans la « structure » sociale, quoique situés sur ses marges.

Dans les grandes « religions historiques » existe, disent les AA., une forme particulière de « liminalité », le pèlerinage, institution généralement moins développée dans les « sociétés tribales ». V. et E. Turner comparent le pèlerinage aux « rites d'initiation », et aussi aux « rites d'affliction » (i.e. notamment de guérison magique, dans les sociétés primitives), mais refusent avec raison de le confondre avec eux.

Même continuité dans les méthodes : l'analyse de cas est une fois de plus privilégiée, ce qui permet au lecteur de suivre le couple Turner dans ses pèlerinages à N.-D. de Guadalupe au Mexique, au Purgatoire de Saint-Patrick en Irlande, à N.-D. de Walsingham en Angleterre, à Lourdes, etc. Pour

Turner, disciple de Max Gluckman à la mémoire de qui ce livre est dédié, l'analyse détaillée de cas significatifs et leur comparaison permettent seules de dégager une typologie et une structure. Cette visée comparative ne s'arrête pas à la comparaison des divers types de pèlerinage entre eux. Au-delà, Turner cherche à mettre en lumière ce qui distingue les « religions historiques » de celles des « sociétés tribales » ou « plus simples » : dans les premières, la religion occupe une place distincte, comme appartenant au temps du « loisir » distinct du temps du travail, alors que dans les sociétés tribales la religion, pourrait-on dire, est au travail dans le travail (ce dernier ne constituant pas une catégorie distincte). Dans ces deux types de sociétés, les « procès rituels » sont, par suite, différents : dans les sociétés « plus simples », le rituel réaffirme le « contrôle social » — notion essentielle chez Gluckman et Turner — et revêt un caractère collectif et obligatoire. Dans les sociétés historiques, le rituel — et tout particulièrement celui de pèlerinage — a un caractère optionnel, voir subversif (on y reviendra), et une fonction individuelle plus marquée. Surtout, dans ces dernières, le rituel est soumis aux changements historiques du contexte social : d'où une typologie des pèlerinages qui recouvre en fait, et assez platement me semble-t-il, leurs dates d'apparition, tant il est vrai, disent les auteurs, que les pèlerinages ne réfèrent pas leur « origine » aux grands mythes fondateurs de la société où ils fonctionnent, comme le font par exemple les rites d'initiation « tribaux », mais à un événement historique (Passion et résurrection du Christ pour Jérusalem, action de Mahomet pour La Mecque, miracles mariaux pour Guadalupe ou Lourdes, etc.). Cette typologie est la suivante : 1) « *prototypical pilgrimage* » (de fondation de la religion, par exemple : Jérusalem) ; 2) « *archaic pilgrimage* » (constitué par syncrétisme avec des rites antérieurs « païens », ex. : Saint-Patrick) ; 3) « *medieval pilgrimage* » (émiettement des pèlerinages, ex. : Conques, Le Puy, Saint-Jacques, etc.) ; 4) « *modern pilgrimage* » Lourdes, La Salette, etc.).

La perspective historique permet aussi aux AA. de poser le problème des changements d'attitude à l'égard des images saintes, qui posent, comme l'indique déjà le titre, un problème essentiel de ce livre : dans les sociétés « tribales », les deux attitudes antagonistes de l'« *iconophily* » et de l'« *iconophobia* » (sentiment dont procède l'iconoclasme), coexistent et s'expriment à tour de rôle au cours des diverses phases d'un rituel. Au contraire, elles s'attachent, dans les grandes religions historiques, à des positions théologiques inconciliables : leur succession relève